


N'est-ce pas autour de nous-mêmes que plane un peu de l'air respiré jadis par les défunts? N'est-ce pas la voix de nos amis que hante parfois un écho des voix de ceux qui nous ont précédés sur terre? Et la beauté des femmes d'un autre âge, est-elle sans ressembler à celle de nos amies? C'est donc à nous de nous rendre compte que le passé réclame une rédemption dont peut-être une tout infime partie se trouve être placée en notre pouvoir.

WALTER BENJAMIN

Relations du passé : anecdotes
Rapportées avec touchante minutie, ou pages d'Histoire
Chuchotées sans ordre, comme si le narrateur
Étouffé par les soupirs et les sanglots, avait oublié
La raison qui lui fit raconter son histoire.
En fin de compte, c'étaient celles-ci qui faisaient
la plus forte
Impression, elles vous secouaient comme le vent
Rugissant dans les branches qui ne portent plus de feuilles.
Leur imprécision paraissait démesurée par rapport à la vie
et à son apothéose
De petits faits étincelants, bariolés ou sombres, graves
ou vivaces.

JOHN ASHBERY

oir puis blanc puis noir
de nouveau, marquage au sol lignes blanches pour indi-
quer les places de stationnement numérotées au mur :
1 2 3 4 5 6 7 8 9, le chiffre 1 du 10 étant masqué par un
large pilier circulaire, on ne discerne que le 0, discrètes
taches lumineuses vertes ponctuant l'espace en divers
points : certainement pictogramme avec petit bonhomme
qui court précédé d'une flèche pointant en direction d'un
rectangle comme ceci :  pour signaler la sortie ou
l'issue de secours, dessous se distinguent les formes métal-
liques et oblongues de couleur rouge des extincteurs
semblables à des obus, puis long tunnel en spirale de
légère pente avec même alternance noir-blanc horizon-
tale, larges lignes noires verticales joignant les parties
inférieures et supérieures des murs, délimitant ainsi de
vastes surfaces rectangulaires comme une succession
d'immenses monochromes blancs : œuvres monumentales
ornant quelque crypte occulte ou plutôt : peintures parié-
tales ultra-contemporaines décorant une grotte aux vastes
voûtes demeurées inviolées (mais exécutées par quel artiste
dément à l'orgueil insensé ou pour célébrer quel culte clan-
destin au cours duquel se pratiquent des rites sacrificiels ?),

lumière néons, sols murs plafonds bitume ciment armé béton brut, grilles d'acier fermées par d'énormes cadenas bloquant l'accès aux parties privatives, plots coniques de signalisation disposés devant une série d'emplacements en réfection pour en interdire l'accès aux véhicules, énigmatiques panneaux disposés à hauteur d'homme sur lesquels est écrit en lettres capitales VOIE RÉSERVÉE AUX ABONNÉS ET AUX PETITS ROULEURS, un peu plus loin, sur une affiche délabrée et déchirée par endroits, message dont une partie des caractères est effacée : BLIEZ AS VALID OTRE ITR E ATION MENT, câbles d'acier dont certains sont protégés par des gaines de plastique jaunes, vertes, orange ou bleues, quoi d'autre encore ? – sentant l'odeur à la fois épaisse, écœurante, entêtante et indubitable de produits pétroliers : huile, essence, gazole : épaisses flaques noirâtres, taches visqueuses et glissantes pouvant provoquer d'éventuelles chutes, liquide suintant au bas des parois en minces filets verdâtres qui se coagulent en petites concrétions gélatineuses, sédimentation de substances poudreuses se cristallisant sous forme de stalactites le long de fissures apparentes et de larges failles telles des plaies purulentes et démesurées d'un monstre ou de quel dieu renié, oublié, enfoui depuis les siècles des siècles dans le secret du monde, exilé dans les marges d'un enfer chthonien sans espoir de retour ; progressant péniblement dans cette atmosphère à la fois étouffante et humide, tentant de s'orienter dans cette sorte d'espace intermédiaire, cet empilement d'étages tous identiques et qui semblent se répéter à l'infini, égaré dans un silence souterrain seulement ponctué à intervalles irréguliers par des bruits digestifs de canalisation et de tuyauterie, le gargouillement des conduits, l'écho

menaçant de pas anonymes qui résonne et se répercute en s'amplifiant le long des couloirs obscurs, le fracas soudain assourdissant du moteur d'une mo

to sur le point de s'élan-
cer garée devant la porte d'une grange en bois à côté de laquelle sont entassés ce qu'on peut supposer être des instruments agricoles ou du moins leurs épaves, débris, résidus, pièces détachées réunis en un amas chaotique de tiges métalliques, de chaînes et de courroies enchevêtrées à des lanières de cuir, le tout formant un ensemble difficile à identifier semblable à un nid de serpents ou à un paquet d'entrailles jeté là, restes d'un festin mécanique aux mille ressorts et engrenages confirmé par la présence à proximité de nombreux ustensiles de cuisine en étain (gamelles, plats, gobelets, casseroles), tandis qu'à l'arrière-plan on aperçoit une série de poteaux électriques plantés le long des façades de maisons aux toits pentus dont la demi-croupe est en grande partie masquée par des arbres, et qu'au fond se profilent les silhouettes discrètes de montagnes aux sommets enneigés ; les quatre personnages présents sur la photographie portent des uniformes militaires ou paramilitaires (bottes de cuir, treillis, chemises à manches courtes ou retroussées jusqu'au-dessus des coudes probablement de couleur kaki) ; le conducteur de la seconde moto à laquelle est associé le side-car (un assemblage rudimentaire de tubes et de tôle fixé par une série de boulons apparents formant un habitacle en contrebas qui ressemble vaguement à une énorme luge ou à un bobsleigh ou plutôt à une sorte de cercueil de plomb) est le seul à porter un casque surmonté d'une paire de lunettes

de conduite, de ses deux mains il maintient le guidon légèrement incliné vers la droite, ce qui permet en observant l'image dans le détail de déchiffrer sur le réservoir de son véhicule le nom de la marque PEUGEOT ainsi que le numéro de la plaque d'immatriculation : SN 703 fixée sur le garde-boue avant à la façon d'une crête; les quatre personnages donc, visiblement satisfaits et souriants, comme sur le point de faire une bonne blague ou bien égayés par les paroles du photographe, indubitablement présents et vivants, bien vivants de leur éternelle vie de fantômes à jamais inhumés et oubliés, flottant dans un espace abstrait et infini, sans issue ni direction, comme isolés par le halo de brume blanchâtre qui encadre le tirage et prisonniers du ciel vide au-dessus d'eux, et ce qui reste n'étant plus que poussière et transformé en herbe et l'herbe elle-même battue par les vents qui disposent le tout dans un geste fortuit sur la petite surface noire et blanche du papier photographique au dos duquel, dans l'angle supérieur gauche, on peut lire la mention *Rumilly 1942* tracée d'une main tremblante au crayon à papier, certainement bien des an

nées plus tard, pris d'une soudaine curiosité par suite d'une discussion anodine ayant éveillé en lui de lointains souvenirs profondément enfouis dans sa conscience, se rappelant des bribes de conversations captées par hasard pendant son enfance, de menus détails, des indices fragmentaires qu'il tente frénétiquement de rassembler, cherchant à exhumer une hypothétique réalité, à retracer les contours indistincts d'un passé oublié, collectant sur Internet des informations